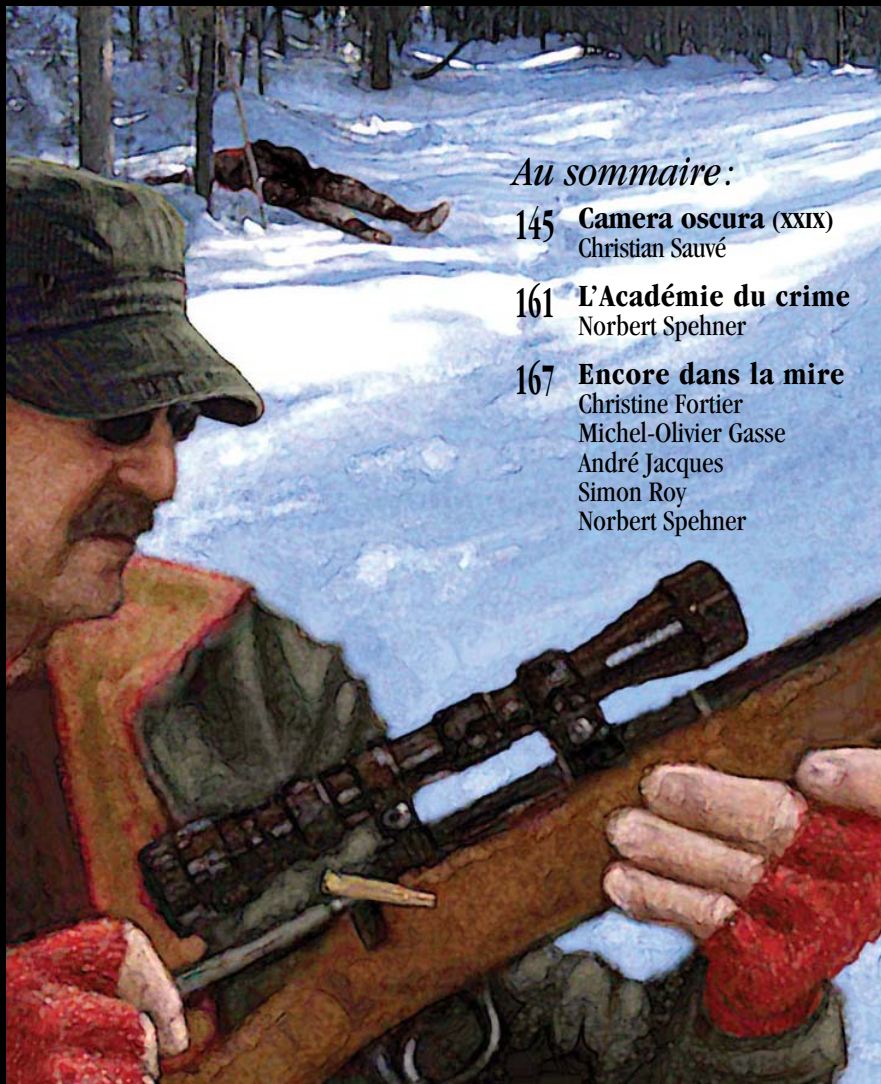


ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (XXIX)**
Christian Sauvé
- 161 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 167 **Encore dans la mire**
Christine Fortier
Michel-Olivier Gasse
André Jacques
Simon Roy
Norbert Spehner

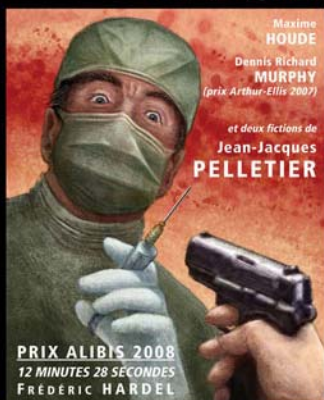
N° 29

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 28

L'ARTISAN DU PRODIGE DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, 120, Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 29 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 29 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : janvier 2009

© **Alibis et les auteurs**



Les lecteurs de *Camera oscura* savent déjà qu'au cinéma, le film à suspense suit les saisons : si l'été est un désert, l'automne est la marée haute. Mais la fin 2008 a été ridiculement riche en films de genre alors qu'une quinzaine de nouveautés ont déferlé sur les écrans en trois mois. Évidemment, une quinzaine de films n'entraînent pas nécessairement une quinzaine de réussites, alors explorons les décombres de la saison pour voir ce qui mérite d'être retenu. Avertissement : le trimestre sera décevant.

Ah, tiens, de l'action ?

Chose certaine, cette chronique ne gaspillera pas beaucoup de temps à discuter de films particulièrement ratés. Si les œuvres marquantes ont toutes quelque chose de particulier qui affirme leur raison d'être, les productions hollywoodiennes les plus moches finissent par se ressembler et provoquer les mêmes émotions. Difficile, par exemple, de faire une distinction entre le sentiment d'ennui qui affligera le spectateur de **Bangkok Dangerous** et la lassitude de celui à qui on infligera **Max Payne**.

Ce n'est pas parce que l'on mise sur des assassins ou des policiers rebelles que l'on obtient pour autant un film intéressant. Le cas de **Bangkok Dangerous** [**Danger à Bangkok**] est particulièrement désolant puisqu'il s'agit d'une adaptation d'un film d'action thaïlandais bien accueilli. La version américaine, évidemment, simplifie les choses au point de proposer un produit générique qui ne se distingue en rien de tant de films d'action de série B (par exemple, le protagoniste assassin – maintenant joué par Nicolas Cage – n'est plus sourd et muet comme dans le film d'origine, mais tombe amoureux d'une Thaïlandaise sourde et muette). Les fusillades sont ordinaires, la sombre réalisation n'impressionne guère, les décors thaïlandais sont moins exotiques

qu'on ne pourrait l'espérer et le scénario s'embourbe dans des passages dramatiques inutiles. Le tout se termine non pas avec une conclusion héroïque, mais avec un spectateur qui se demande quand tout cela va finalement se terminer.



Photo : LionGates

Ce même sentiment est également présent bien avant la fin de **Max Payne** [vf], un autre film d'action mettant en vedette un policier cerné par une vaste conspiration corporative. Ce qui est peut-être plus ironique dans ce cas-ci, c'est que le film est adapté d'un jeu vidéo largement inspiré des œuvres de John Woo... mais qu'il semble tout ignorer de la filiation. Les scènes d'action ne sont bonnes qu'à faire hausser les épaules, et le reste du tissu dramatique qui relie les fusillades n'est guère impressionnant. Tout au plus, on respectera quelques moments atmosphériques de réalisation, ainsi que la performance professionnelle de Mark Wahlberg dans le rôle-titre. Mais il n'y a pas que les amateurs du jeu vidéo d'origine qui trouveront le film fade et peu remarquable. Sauf de rares exceptions, il n'y a rien ici qui n'a pas déjà été vu maintes fois ailleurs, y compris dans les autres mauvais films d'action du trimestre...



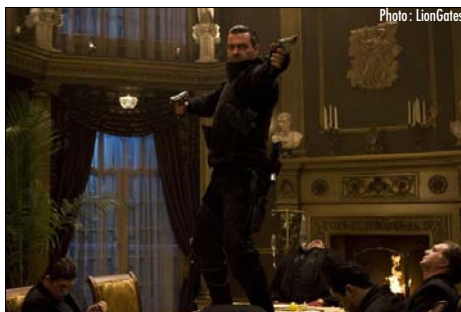
Photo : 20th Century Fox

Les deux premiers volets de la série *Transporter* ayant bien établi la formule, il y avait de quoi espérer que la trilogie soit complétée par un film sachant profiter des forces de la série. Hélas, **Transporter 3** [Le Transporteur 3] afflige le « transporteur » titulaire d'une charge insupportable : une jeune femme aux manières tellement agaçantes qu'elle finit par saper à elle seule une bonne partie de l'intérêt du film. Inexplicablement lourd en dialogues

pénibles, le film ne réussit pas à rehausser l'intérêt avec une demi-douzaine de scènes d'action aussi invraisemblables les unes que les autres (le scénario étant co-écrit par Luc Besson, on savait pourtant à quoi s'attendre). Triste résultat pour quelque chose qui aurait pu être beaucoup plus intéressant. Même Jason Statham, habituellement si solide, ne se tire pas tout à fait indemne de ce pétrin. Les amateurs avaient remarqué une diminution de qualité entre le premier et le deuxième film : celle-ci s'accroît avec le troisième.



Finalement, **Punisher: War Zone** [**Punisher: Zone de guerre**] est un exemple parfait d'un film que personne ne voulait voir. Troisième tentative du Studio Marvel d'adapter sa bande dessinée au grand écran, **War Zone** ne réussit pas mieux que les versions de 1989 et 2004 à créer une piste d'envoi pour « Le Punisseur » Frank Castle. Cet affrontement entre vigilante armée et crime organisé est non seulement ordinaire, mais les douloureux dialogues ne sont guère améliorés par des interprétations qu'on qualifierait généreusement d'inégales. Seule l'invraisemblable violence laisse un souvenir plus vif, ce qui n'est pas nécessairement une référence. La multitude de têtes qui explosent ne fait que souligner le côté repoussant d'un film manié sans grâce ni profondeur. Même les amateurs de nanars seront déçus : pour toutes ses fautes, **Punisher: War Zone** est mauvais, mais pas au point d'en devenir drôle.



Ce n'est pas parce qu'on rit que...

Si l'expression « mauvais film d'action » est un oxymore pour plusieurs, ce n'est pas le seul genre de film qui peut laisser des

spectateurs sur leur faim. Mais si un mauvais film d'action peut être drôle, le problème est que ce n'est pas le cas pour les mauvaises comédies.

On sait, par exemple, que les frères Coen peuvent être hilarants. Un film tel **The Big Lebowski** demeure une référence dix ans après sa sortie. Mais tout ce qu'ils touchent n'est pas nécessairement couronné de rires, même lorsqu'il s'agit là de leur intention. Plusieurs sont restés médusés et sans sourire devant des œuvres telles **The Ladykillers** ou **Intolerable Cruelty**. **Burn After Reading** [Lire et détruire], leur plus récent projet comique après la lourdeur thématique de **No Country For Old Men**, laissera les spectateurs tout aussi partagés ; pour chaque moment amusant, on a l'impression que le film souffre d'un manque de contrôle.

Car au cours d'une première moitié relativement réussie, les frères construisent un pacte bien particulier avec leur public : voici une comédie misanthrope s'intéressant à un groupe de Washingtoniens pas particulièrement fidèles, honnêtes ou intelligents. Leurs adultères ont tôt fait de se multiplier, tout comme leurs jurons et leurs plans débiles. Bénéficiant d'une distribution de rôles exceptionnelle qui s'en est manifestement donné à cœur joie (avouons-le : quoi de plus satisfaisant que des jurons précisément dictés par John Malkovich ?), **Burn After Reading** est éparpillé et profane, soit, mais sympathique.



Cette sympathie s'effrite en un instant avec un revirement aussi soudain que violent. Peu importe les complications que cela entraîne (certaines des scènes les plus drôles de **Burn After Reading** mettent en vedette J. K. Simmons tentant de comprendre les événements auxquels nous avons assisté), le pacte entre film et public semble rompu : alors que les victimes s'accumulent en coulisses, le film perd de plus en plus les pédales, donnant l'impression que le tout se déplace ailleurs, loin du regard du spectateur. L'effet cumulatif laisse songeur : si certaines scènes individuelles restent prenantes, le film lui-même donne l'impression d'une série de sketches faisant appel à un humour bien particulier. Après tout, c'est un film des frères Coen...

Policiers trompeurs

Les déceptions du trimestre s'étendent même au bon vieux polar new-yorkais, tel que démontré par deux films décidément ordinaires qui promettaient pourtant beaucoup mieux.

L'idée, par exemple, d'unir Robert de Niro et Al Pacino comme policiers partenaires sur une même enquête aurait eu de quoi faire frémir d'anticipation les cinéphiles il y a une douzaine d'années, même après leur scène commune trop courte dans **Heat**. Mais les étoiles jadis brillantes des deux acteurs ont considérablement pâli depuis, alors que les deux ont cumulé des rôles d'affiche dans une série de films médiocres, de **Showtime** à **88 Minutes**. À ce moment-ci de leur carrière sur l'autopilote, il est donc décevant mais nullement surprenant que **Righteous Kill** [Meurtre légitime] s'avère être une autre série B à leur feuille de route.

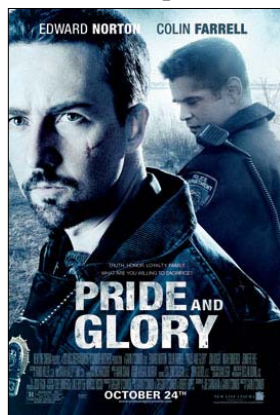
Le tout commence de façon assez étrange, alors que de Niro semble avouer à la caméra une série de meurtres. Puis c'est un retour dans le temps alors que lui et son partenaire Pacino enquêtent sur un meurtrier en série s'attaquant à des criminels, dont certains relâchés par pur vice procédural. Ni l'un ni l'autre ne semblent particulièrement préoccupés par le tueur. Si quelqu'un veut compléter le travail entamé par les policiers, pourquoi s'en faire ? Après tout, « la plupart des gens respectent le badge, mais tout le monde respecte le fusil ». Puis les soupçons commencent à tomber sur de Niro...

Mais une fois les vedettes passées au générique, **Righteous Kill** devient rapidement irritant : malgré quelques réflexions réalistes sur les motivations qui poussent quelqu'un à devenir policier, c'est un film qui ment souvent et sans retenue. La puce ainsi mise à l'oreille, le spectateur attentif n'aura pas de difficulté à cerner la soi-disant « astuce » et attendre impatiemment que se termine le film. Les fidèles aux deux têtes d'affiche sauront apprécier leur jeu, et il existe quelques répliques saisissantes cachées dans le scénario. Mais n'espérez pas beaucoup plus, encore moins la réunion de deux acteurs au sommet de leur forme. Regardez la bande-annonce et imaginez un meilleur film.



Mais si **Rightenous Kill** a le défaut d'être un thriller trop standard, c'est autre chose pour **Pride and Glory** [En toute loyauté], qui hésite constamment entre mélodrame ou polar. Ici aussi, la distribution des rôles est frappante : Ed Norton et Colin Farrell sont deux beaux-frères policiers qui finissent par s'affronter lorsque le premier découvre que le deuxième mène une bande d'irréductibles ripoux. Les complications familiales sont nombreuses, qu'il s'agisse de la petite famille réunie pour les fêtes, ou de la plus grande famille du NYPD.

Une chose est certaine : peu de rires ou d'action dans ce film sombre et froid. Les blessures du protagoniste sont reflétées par la cicatrice qu'il arbore en pleine joue, et le reste de **Pride and Glory** sombre tout aussi souvent dans le mélodrame prétentieux qui croit s'élever au-dessus du polar. Hélas, le résultat est d'une longueur tellement assommante qu'elle aplatit tout ce qui aurait pu être intéressant au sujet de l'œuvre. Un scénariste plus compétent aurait pu tout dire en quatre-vingt-dix minutes sans perdre aucun des moments forts du film, et en corrigeant l'affreuse conclusion qui sombre dans la justice de rue de bas étage. Dans le sillage de **We Own the Night**, cet amalgame inconfortable entre policier et drame familial ne réussit pas à conserver l'attention malgré ses éléments prometteurs. Comme quoi il faut plus qu'un fusil et une filiation pour réussir dans cette veine...



Grande guerre et stations de la croix

Ceux qui ont compris que la déception est l'émotion dominante du trimestre cinématographique ne seront pas consternés d'apprendre que ce sentiment s'étend à un des films les mieux financés de l'histoire du cinéma canadien : **Passchendaele** [La Bataille de Passchendaele], bénéficiant d'un budget faramineux de vingt millions de dollars, est une tentative ambitieuse de raconter l'histoire de soldats canadiens qui ont combattu durant la Première Guerre mondiale.

Cette intention a de quoi intéresser les férus du cinéma guerrier, peu importe leur nationalité : il y a eu peu de tentatives de recréer ces affrontements depuis un bon moment (si on oublie judicieu-

sement **Flyboys**, seuls des passages d'**Un long dimanche de fiançailles** viennent à l'esprit) et encore moins de place pour l'histoire canadienne de la première grande guerre. Le scénariste-réalisateur-acteur Paul Gross ayant déclaré son intention de rendre hommage aux expériences de son grand-père combattant, le reste du film prend ainsi l'allure d'un hommage à toute une tradition.

Mais les bonnes intentions ne suffisent pas à la réussite, surtout lorsqu'elles s'empêchent dans l'égo du meneur du projet. Car, à regarder Paul Gross souffrir stoïquement dans un beau rôle torturé pendant tout le film, il y a parfois lieu de s'interroger sur son complexe de martyr et de se demander s'il a fait tout le film pour recréer les trois premières stations de la croix (si vous pensez qu'il s'agit là d'une expression métaphorique, vous n'avez pas vu la conclusion du film). Ce canado-mélodrame semble partagé entre l'hommage traditionnel au soldat et les doutes contemporains sur le service aveugle à l'Empire britannique. Et c'est sans discuter de la première heure du film, passée presque entièrement au milieu d'intrigues domestiques interminables. Le film s'améliore lorsqu'il revient plus près du front, au prix d'une paire de scènes d'une surenchère émotionnelle hilarante.



Ce qui est dommage, c'est qu'il y a des moments bien réussis au milieu du mélodrame. Les séquences de combat sont efficaces, le Calgary de 1918 est bien recréé, et on ne peut faire autrement que trouver Gross sympathique. Mais à la fin, on aurait souhaité passer plus de temps au front en compagnie des soldats occupés à se battre avec leurs amis (tel ce mitrailleur canadien-français assez jovial) plutôt que pour l'Empire. En se fiant sans scrupules à des clichés dramatiques peu intéressants aux dépens d'une exploration plus approfondie de l'effort des Canadiens au front, **Passchendaele** se contente d'être sentimental et candide. Ce n'est pas mauvais (et ça a l'avantage de créer un sentiment de doute chez ceux qui osent critiquer le film), mais ça limite l'appel du résultat final. Tel qu'il est, il y a lieu de s'inquiéter que l'accueil du film tombe strictement selon des lignes partisans, l'opinion du spectateur sur les aventures militaires canadiennes en Afghanistan en disant long sur son appréciation de **Passchendaele**.

Pas tout à fait ce à quoi on s'attendait

Si on parle peu de la première grande guerre au cinéma, la deuxième conserve toujours son cachet, et le plus récent réalisateur à s'intéresser au sujet est nul autre que Spike Lee qui, avec **Miracle at St-Anna** [voa], examine le sort des *Buffalo Soldiers* noirs qui ont combattu durant la campagne d'Italie. Cette tournure unique au sujet d'une histoire familière aurait pu être prenante si Lee s'était contenté de livrer un film de guerre. Malheureusement, il a des ambitions beaucoup plus floues – les mêmes que celles du roman original de James McBride, qui envoie ses soldats dans un village italien où la guerre s'interrompt pour examiner des enjeux dramatiques à la frontière du mysticisme religieux (voyez le titre), le tout enrobé d'une histoire de vengeance contemporaine.

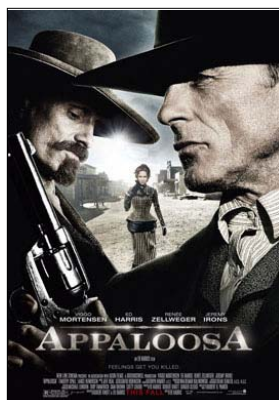
Ceux à la recherche d'un nouveau **Saving Private Ryan** devront se contenter de deux séquences de combat et rester sur leur faim pendant tout le reste de ce très long film. Car tel qu'adapté par l'auteur, le scénario ne semble négliger aucun aspect du roman et s'éternise sur cent soixante minutes, une longueur que ne réussissent à justifier ni le rythme du scénario ni le jeu pourtant admirable des acteurs. Le côté polémiste de Lee n'aide pas vraiment la cause alors que le film se permet des pointes provocatrices presque caricaturales. Ce qui est le plus dommage, c'est que **Miracle at St-Anna** réussit à éveiller l'intérêt sur des soldats noirs marginalisés par leurs propres équipiers blancs, sans toutefois réussir à le satisfaire.



En revanche, on ne dira pas la même chose d'**Appaloosa** [voa], un film modeste qui parvient à remplir les attentes qu'il suscite. Western adapté d'un roman de Robert B. Parker, ce film est un retour derrière la caméra pour Ed Harris, incarnant également un justicier qui, à l'aide d'un ami, « nettoie » les villes des hors-la-loi. Mais l'aspect western finit par être relégué derrière une histoire compliquée entre deux amis, leur habile ennemi et une femme qui ne peut résister aux hommes les plus forts de son

entourage. Réalisé sans complications, le film adapte d'une façon étonnamment fidèle la prose laconique de Parker, au point de reprendre mot pour mot des dialogues du roman et de ne laisser presque aucune scène majeure du livre sur le plancher de la salle de montage.

Le résultat n'ira pas époustoufler un large public tel que l'avait réussi **3:10 To Yuma**, mais il représente tout de même une œuvre satisfaisante pour ceux qui ont envie de regarder un western à l'ancienne, produit de manière compétente et interprété par des professionnels aguerris. Sans se démarquer dans ce genre, **Appaloosa** livre la marchandise avec l'humble professionnalisme de ses personnages.



Bon, juste bon

La déception automnale s'étend même jusqu'à un monstre sacré du cinéma : James Bond. Car après la remise à neuf de la franchise dans l'excellent **Casino Royale**, Bond est de retour dans une aventure qui laisse le cinéphile un peu sur sa faim. Ambitieux de manière bien différente que ses prédécesseurs, **Quantum of Solace** [007 Quantum] tente de faire quelque chose de différent avec le personnage, et cette tentative de le rendre plus vulnérable ne sera pas au goût de tous.

Un signe que cette aventure de Bond se veut différente des autres est visible dès les premiers moments du film. C'est une suite directe à **Casino Royale**, l'intrigue reprend là où le film précédent s'était terminé. Bond tente toujours de comprendre si Vesper l'a trahi, et les ennemis découverts lors du film précédent ne sont que la pointe d'une organisation maléfique bien plus vaste. Mais Bond est-il aussi froidement prêt à traiter cette situation, ou est-il vulnérable à une colère bien personnelle ?

Photo : MGM/Sony



Quelques-uns des éléments ayant fait le succès de **Casino Royale** sont de retour. L'aspect plus réaliste des péripéties du film, l'absence de gadgets tirés par les cheveux, l'attitude moins loufoque et, surtout, Daniel Craig comme agent 007 plus brutal que ses prédécesseurs. Malheureusement, quelques autres ne sont plus au rendez-vous : la réalisation nette et fluide de Martin Campbell a laissé la place aux coupures saccadées de Marc Forster, un réalisateur de drames tel **Monster's Ball**, qui semble bien peu à l'aise avec un film d'action. Plusieurs puristes se plaindront de l'absence de nombre de conventions des films de la série. Mais peut-être plus cruciallement, **Quantum of Solace** s'avère parfois trop ennuyeux et sérieux pour s'embraser. L'équilibre délicat entre action et sentiment, qui avait tellement bien réussi pour **Casino Royale**, semble ici dérégulé, dramatique lorsqu'il devrait être divertissant, et exaspérant lorsqu'il devrait être prenant. Un James Bond maussade ? Bof.



Sans être un échec, car les attentes élémentaires sont effectivement satisfaites, **Quantum of Solace** s'avère un film plus près de **The World Is Not Enough** que **Casino Royale** : une déception, peu importe comment on considère les choses.

Le thriller au XXI^e siècle

Quand même James Bond se renouvelle dans un monde plus près du nôtre, la tendance a de quoi laisser songeur : est-ce que le thriller contemporain est différent de celui qui aurait pu être conçu il y a une décennie ?

Des films comme **Eagle Eye [L'Œil du mal]** fournissent une partie de la réponse. Car ce thriller paranoïaque *high-tech*, où un jeune couple est manipulé par des forces omnipotentes pour joindre un complot ambitieux, finit ultimement par déboucher tout naturellement dans une prémisse qui appartient carrément à la science-fiction. Ce n'est pas une nouvelle idée, mais le réalisateur David Caruso peut profiter d'une certaine indulgence de

son public pour lui faire accepter que notre monde hyper-connecté puisse être exploité par une entité qui en connaît les moindres détails. Comptes de banque, téléphones cellulaires, écrans publics, drones de surveillance : la manipulation est beaucoup plus simple lorsqu'il y a tant de systèmes automatisés présents dans toutes les facettes de nos vies.

Eagle Eye a beau s'assombrir dans une mer de non-sens, c'est un film qui sait jouer avec le sentiment d'inconfort qui assaille ceux qui ne sont pas entièrement à l'aise avec l'automatisation constante. Comme thriller paranoïaque, ça amène les bons vieux clichés à un autre niveau, tout en conservant quelques énormités qui devraient sombrer dans l'oubli (ah, ces ordinateurs dont jaillissent des étincelles !). Mais la ré-alisation de DJ Caruso est efficace, et la première moitié du film conserve un sentiment de terreur mystérieuse qui intrigue. Moins prenant lorsque vient le moment de tout mener vers une conclusion, **Eagle Eye** est encore loin d'être une réussite, mais on ne lui niera pas une certaine fascination dans l'air du temps.

Cette fascination est beaucoup plus intermittente dans **Traitor** [voa], un film qui s'intéresse à un homme tiraillé entre deux camps de la guerre contre le terrorisme. Don Cheadle est aussi admirable que d'habitude dans le rôle d'un Américain plongé dans un complot visant à terroriser les États-Unis. Mais pour qui travaille-t-il vraiment ? Et comment se sent-il au milieu de ces loyautés torturées ? Comme tant d'autres films du trimestre, **Traitor** est particulièrement bon dans une veine, mais pas autant dans une autre. Lorsque le film décide d'être un thriller contemporain, les choses bougent et créent un fort sentiment de suspense. Mais lorsque le film décide de s'interrompre pour passer

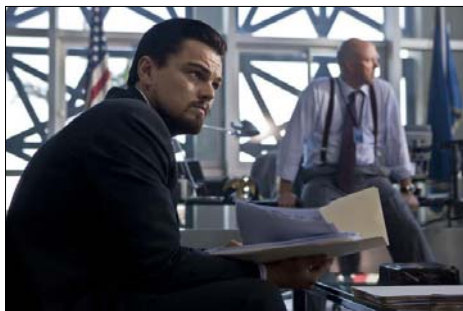


155



aux tiraillements dramatiques du protagoniste, l'énergie se disperse et tout perd de son efficacité. La conclusion n'est pas particulièrement convaincante, « désamorçant » un complot d'une manière susceptible d'être aussi terrifiante que les attentats planifiés. Mélange de réalisation sobre, de bonnes intentions et d'opportunités ratées, **Traitor** finit par tomber entre deux chaises.

Cette union entre drame et suspense est beaucoup plus réussie dans **Body of Lies** [Une vie de mensonges], qui s'avère être sans aucun doute le film le plus satisfaisant du trimestre. Tentative réussie de livrer une histoire d'espionnage à l'ère des néoconservateurs et des groupuscules terroristes, **Body of Lies** s'intéresse aux tentatives d'un agent de la CIA d'infiltrer un réseau d'extrémistes. Ceux qui pensaient que le thriller d'espionnage n'avait pas survécu à la guerre froide seront surpris par l'énergie et le suspense du film du réalisateur Ridley Scott, qui exploite ses propres tics cinématographiques pour livrer une œuvre bien mieux contrôlée que la plupart de ses plus récents films. Ses choix d'acteurs en vedette ne déçoivent pas non plus, alors que Leonardo de Caprio, Russell Crowe et Mark Strong tentent constamment de tirer les ficelles des autres parties impliquées dans leur grand jeu dangereux.



Photos : Warner Bro. Pictures



Pour les amateurs du roman original de David Ignatus, l'adaptation n'est cependant pas sans son lot de particularités : malgré des passages d'une justesse surprenante, le « corps de mensonge » du titre, astuce de désinformation qui fait partie intégrante du roman, est totalement absent du film, qui escamote également un revirement final et une bonne part des personnages

féminins du roman. La plupart des altérations sont compréhensibles, mais quelques-unes feront sourciller le spectateur qui finira par chercher l'explication en lisant (ou relisant) le roman.

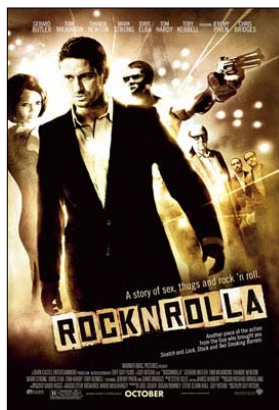
Ceci dit, **Body of Lies** est une réussite en soi : le rythme est soutenu, les personnages sont bien campés, et les détails renforcent l'impression d'un film qui n'aurait pu être produit qu'en 2008, ni avant ni après. La vision géopolitique de l'œuvre, où les ambitions américaines se confrontent aux limites assez restreintes de leur pouvoir, semble décidément au diapason du temps. De quoi justifier un regard.

L'envers du badge

Après tant de déceptions, peut-être est-il temps d'aborder deux réussites modestes qui prouvent que des attentes raisonnables sont parfois préférables à une excellence absolue.

Parlons donc de **Rock-N-Rolla** [voa], le dernier film de Guy Ritchie, un réalisateur qui avait fait un tabac avec **Lock, Stock And Two Smoking Barrels** ainsi que **Snatch** avant de commettre l'erreur de marier Madonna et d'infliger au monde des cruautés telle **Swept Away**. Récemment divorcé, Ritchie serait-il sur la pente remontante avec **Rock-N-Rolla** ? Sans être concluant, le résultat porte à l'optimisme. Il s'agit d'un retour au ton mi-comique, mi-criminel qui avait fait le succès de ses deux films les plus connus : un large éventail de personnages, quelques acteurs bien utilisés, une intrigue compliquée et un sens du style dynamique.

L'intrigue défie le simple résumé, alors limitons-nous à dire que le film met en vedette des membres des pègres londoniennes, un millionnaire russe, un homme à la mort prématurément annoncée, d'indestructibles brutes et un « tableau chanceux » sans doute fort joli. Le reste n'est que complications par-dessus complications, avec des chassés-croisés qui ont de quoi retenir l'attention. Ritchie renoue surtout avec ses techniques de mise en scène audacieuses, accompagnées d'une bande-annonce puissante et d'un montage agressif : lorsque deux de ses personnages finissent



par coucher ensemble, le montage-éclair qui suit a de quoi rappeler quelques-uns des moments les plus mémorables de **Snatch**.

Là où **Rock-N-Rolla** atteint ses limites, cependant, c'est dans le manque d'attachement que les spectateurs ont pour des personnages presque uniformément criminels. Même l'honneur ou la ténacité de certains d'entre eux ne seront pas suffisants pour nous faire oublier qu'ils appartiennent à l'autre côté du monde de la justice. Si Mark Strong est saisissant comme criminel raffiné et que Thandie Newton est séduisante comme comptable corrompue, ces deux personnages, comme tous les autres, appartiennent à une réalité autre que la nôtre : ils sont intéressants, mais pas sympathiques. À la fin, **Rock-N-Rolla** a l'allure d'un exercice de style vigoureux mais trop familier. Néanmoins, c'est un retour partiel à la grande forme pour Ritchie, qui a annoncé que, si les recettes le veulent, ceci est conçu pour être le premier volet d'une trilogie.

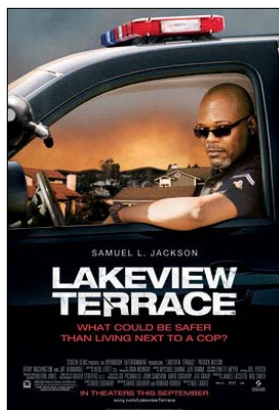
158

De retour de ce côté-ci de l'Atlantique, mais très loin en Californie, il y a l'étrange cas de **Lakeview Terrace** [Harcelés] à considérer. La bande-annonce semble tout dire : un couple interracial achète une demeure près d'un policier noir explosif (Samuel L. Jackson) qui ne peut sentir le mari blanc et devient rapidement le voisin infernal de tous les cauchemars. De quoi s'embourber dans une histoire connue d'affrontement entre psychopathe et gens ordinaires. Le film n'est pas très différent, mais il réussit à satisfaire au moins sur deux plans : de un, il conserve l'intérêt du public du début jusqu'à la fin, ce qui est déjà assez admirable étant donné la nature prévisible et désagréable de la prémisse, et de deux, il fournit un aperçu surprenant de l'envers du badge du policier. Autant Jackson incarne un personnage qui aurait été sensationnel dans un drame policier fort en action (on l'imaginerait aisément dans les décors de **Street Kings** ou **Dark Blue**, par exemple), autant les mêmes forces d'un tel personnage le rendent incapable de vivre normalement en société.

Photo : Sony Pictures



Car le racisme (ou, tout au moins, le mépris) de l'antagoniste de **Lakeview Terrace** tire ses sources des mêmes traits moraux qui en font un policier tellement efficace : intolérance des transgressions, supériorité morale, conviction d'avoir la meilleure conception du monde... Le film rend trop souvent inconfortable pour plaire à tous (une constante dans l'œuvre du réalisateur Neil Labute), mais il y a une fascination médusée indéniable à regarder la façon dont protagoniste et antagoniste s'approchent de plus en plus de l'affrontement mortel, laissant derrière eux des victimes plus ou moins innocentes. Parfois trop caricatural pour être entièrement pris au sérieux (il fallait évidemment que des feux de broussailles viennent jouer un rôle dans la conclusion !), **Lakeview Terrace** est néanmoins plus intéressant que ne le laissait deviner la bande-annonce, ce qui est inhabituel en soi.



Bientôt à l'affiche

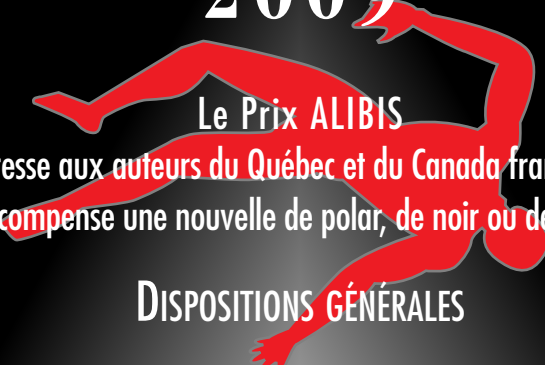
L'automne cédant sa place à l'hiver, les parutions de films à suspense deviennent plus rares, mais plus prestigieuses. C'est la saison des récompenses de fin d'année qui s'annonce, avec des drames sérieux portant sur la Deuxième Guerre mondiale, tels **Valkyrie** (Tom Cruise en résistant allemand) et **Defiance** (Daniel Craig en résistant polonais). Ceci dit, les thrillers ne manqueront pas non plus avec des titres tels **Taken** (Liam Neeson à la rescousse de sa fille kidnappée), **The International** (Clive Owen enquête sur une banque criminelle) ou **The Brothers Bloom** (Adrien Brody et Mark Ruffalo comme frères escrocs). Finalement, les adaptations seront aussi au rendez-vous, oscillant entre la bande dessinée classique avec **The Spirit** ou une autre adaptation d'un roman d'Elmore Leonard, **Killshot**.

En attendant le tapis rouge, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

Prix Alibis

2009



Le Prix ALIBIS
s'adresse aux auteurs du Québec et du Canada francophone
et récompense une nouvelle de polar, de noir ou de mystère

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Les textes doivent être inédits et avoir un maximum de 10 000 mots (60 000 caractères). Ils doivent être envoyés en trois exemplaires (des copies, car les originaux ne seront pas rendus). Afin de préserver l'anonymat du processus de sélection, ils ne doivent pas être signés, mais être identifiés sur une feuille à part portant le titre de la nouvelle et les nom et adresse complète de l'auteur, le tout glissé dans une enveloppe scellée. La rédaction n'acceptera qu'un seul texte par auteur.

Les textes doivent parvenir à l'adresse de la rédaction d'Alibis :

**Prix ALIBIS, C. P. 85700, Succ. Beauport,
Québec (Québec) G1E 6Y6**

Il est très important de spécifier la mention « **Prix ALIBIS** ».

La date limite pour les envois est le **vendredi 20 février 2009**, le cachet de la poste faisant foi.

Le lauréat ou la lauréate recevra une bourse en argent de 1000 \$. De plus, il ou elle pourra s'envoler pour la France afin d'assister à un prestigieux festival de polar, voyage offert par le **Consulat général de France à Québec**. Le nom du gagnant ou de la gagnante sera dévoilé lors de l'édition 2009 du **Salon international du livre de Québec**. L'œuvre primée sera publiée en 2009 dans le numéro d'été d'Alibis.

Le jury est formé des membres de la direction littéraire d'Alibis. Il aura le droit de ne pas accorder le prix si la participation est trop faible ou si aucune œuvre ne lui paraît digne de mérite. La participation au concours signifie l'acceptation du présent règlement.

Pour tout renseignement supplémentaire, contactez Pascale Raud, coordonnatrice de la revue, au courriel suivant :

raud@revue-alibis.com

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en trois parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, les essais sur des auteurs spécifiques et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

BAILEY, Francis Y.

African American Mystery Writers: A Historical and Thematic Study

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 277 pages.

CALAND, Fabienne Claire

En Diabolie: Les fondements imaginaires de la barbarie contemporaine

Montréal, VLB (Le soi et l'autre), 2008, 222 pages.

COLLECTIF

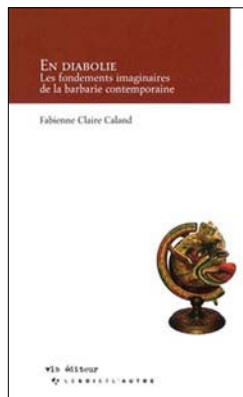
Spying in Film and Fiction dans **Intelligence and National Security**, vol. 23, n° 1

New York, Routledge, 2008, 137 pages.

CORDLE, Daniel

States of Suspense: The Nuclear Age, Postmodernism and United States Fiction and Prose

Manchester & New York, Manchester University Press, 2008, 172 pages.



CORK, John & Collin STUTZ
James Bond : L'encyclopédie
 Paris, Gründ, 2008, 318 pages.

KINZIG, Wolfram (ed.)
God and Murder: Literary Representations of Religion in English Crime Fiction/Darstellungen von Religion in englischsprachiger Kriminalliteratur
 Würzburg, Ergon Verlag, 2008, 191 pages.

LOBNER, Corinna del Greco
The Mafia in Sicilian Literature
 Washington (DC), New Academia Publishing, 2008, 138 pages.

LOCKE, John (ed.)
Pulpwood Days Vol. 1: Editors you Want to Know
 Castroville (CA), Off-Trail Publications, 2007, 180 pages.

LOCKE, John (ed.)
Gang Pulp
 Castroville (CA), Off-Trail Publications, 2008, 294 pages.
 Les pulps d'histoires de gangsters des années 1920-1930.

MILLER, Elizabeth Carolyn
Framed: The New Woman Criminal in British Culture at the Fin-de-Siècle
 Ann Arbor, University of Michigan Press, 2008, 296 pages

REDDING, Arthur F.
Turncoats, Traitors, and Fellow Travelers: Culture and Politics of the Early Cold War
 Jackson, University Press of Mississippi, 2008, xi, 183 pages.

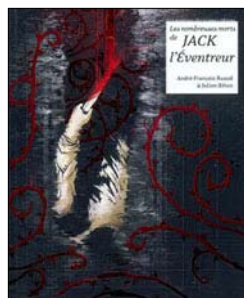
RUAUD, André-François & Julien BÉTAN
Les Nombreuses Morts de Jack l'Éventreur
 Lyon, Les moutons électriques (Bibliothèque rouge), 2008, 304 pages.

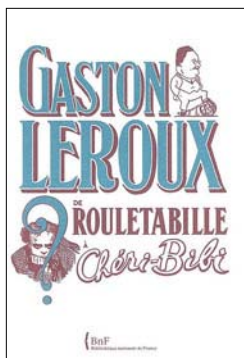
WARWICK, Alexandra & Martin WILLIS (eds.)
Jack the Ripper: Media, Culture, History
 Manchester, Manchester University Press, 2008, 272 pages.

A PROPOS DES AUTEURS

ALFU
Alfu présente Ponson du Terrail: Dictionnaire des œuvres
 Amiens, Encrage, 2008, 816 pages.

BORD, Lucien-Jean
Dictionnaire Sherlock Holmes
 Paris, Le Cherche Midi, 2008, 299 pages.
 Préface de Pierre-Frédéric Garrett.





DENIS, Benoît (ed.)

Les Obsessions du voyageur

Paris, Quinzaine littéraire/Louis Vuitton, 2008, 312 pages.

Marginalia : Simenon voyageur.

DOSSIER

Eugène Sue à l'étranger dans **Le Rocambole** 42, printemps 2008.

Amiens, Encrage, 2008.

FAU, Guillaume (dir.)

Gaston Leroux, de Rouletabille à Chéri-Bibi

Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2008, 130 pages.

Textes de Guillaume Fau, Pierre Assouline, Francis Lacassin, François Rivière.



GARDNER, Martin

The Fantastic Fiction of G. K. Chesterton

Shelburne (Ont.), Battered Silicon Dispatch Box, 2008, 240 pages.

Postface de Pasquale Accardo.

HOWE, Alexander N. & Christine JACKSON (eds.)

Marcia Muller and the Female Private Eye: Essays on the Novels that Defined a Subgenre

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 203 pages.

LAW, Graham & Andrew MAUNDER

Wilkie Collins: A Literary Life

New York, Palgrave Macmillan (Literary Lives), 2008, 234 pages.

LOZZI, Nicolas

Les Nombreuses vies de Malaussène

Lyon, Les moutons électriques (Bibliothèque rouge), 2008, 192 pages.

McNAMARA, Patrick

Conan Doyle's Wallet: The Secrets Within

Weybridge (Surrey, UK), Garv Publishing, 2008, 244 pages.

MACDONALD, Kate

Reassessing John Buchan: Beyond *The Thirty Nine Steps*

London, Pickeing & Chatto, avril 2009, 256 pages.

MACDONALD, Kate & Elizabeth FOXWELL

John Buchan: A Companion to the Mystery Fiction

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 299 pages.

PUGH, Brian W. & Paul R. SPRING

On the Trail of Arthur Conan Doyle. An Illustrated Devon Tour

Brighton (Sussex, UK), Book Guild Ltd., 2008, 125 pages.

REDMOND, Chris
A Sherlock Holmes Handbook
 Toronto, Dundurn Press, 2008, 251 pages.

RIVIÈRE, François
Agatha Christie, duchesse de la mort
 Paris, Le Livre de Poche, 2008, 281 pages.
 [Réédition, 1981, 2001]

RUAUD, André-François
Les Nombreuses Vies de Nero Wolfe : Un privé à New York
 Lyon, Les moutons électriques (Bibliothèque rouge 10), 2008, 304 pages.

SCHUYLER, Michael R.
The Marcus Didius Falco Companion
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, 234 pages.
 Série de polars historiques de Lindsay Davis.

TOUGHILL, Thomas
The Ripper Code
 Charleston (SC), The History Press, 2008, 320 pages.
 Établit un lien entre l'œuvre d'Oscar Wilde et Jack l'Éventreur.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ANON
Les Répliques qui tuent -2
 Paris, L'Archipel, 2008, 288 pages.
 300 réparties inoubliables du cinéma présentées dans un livre-revolver.

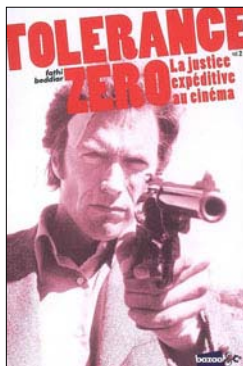
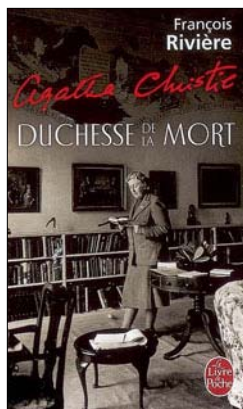
ASTIC, Guy
Twin Peaks : Les laboratoires de David Lynch
 Pertuis, Rouge profond (Raccords), 2008, 176 pages.
 Édition revue et corrigée.

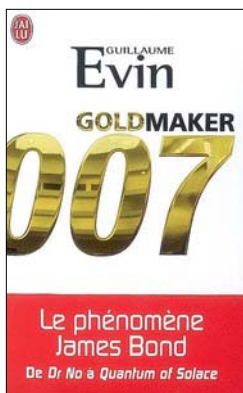
BEATY, Bart
David Cronenberg's History of Violence
 Toronto, University of Toronto Press (Canadian Cinema), 2008, 112 pages.

BEDDIAR, Fathi
Tolérance Zéro : La justice expéditive au cinéma
 Paris, Bazaar & Co. (Cinéexploitation 2), 2008, 192 pages.

BISHOP, David
The Complete Inspector Morse
 Richmond, Surrey (UK), 2008, 264 pages.
 Série télévisée, édition révisée.

BRION, Patrick
L'Héritage du film noir
 Paris, La Martinière (Cinéma), 2008, 357 pages.





CAUGHIE, John

Edge of Darkness

London, British Film Institute (BFI TV Classics), 2007, 153 pages.

Série télévisée policière et de SF anglaise, 1985.

DIXON, Wheeler

Film Noir and the Cinema of Paranoïa

Edinburgh, Edinburgh University Press, 2009, 192 pages

DIXSAUT, Claire & Vincent CHENILLE (dirs.)

Bon Appétit Mr. Bond

Paris, Agnès Viénot, 2008, 288 pages.

La gastronomie dans la saga de Bond.

DOUGLAS, Alastair

James Bond : The Secret World of 007

New York, DK Publishing (Dorling Kindersley), 2008, 176 pages.

Édition révisée.

EVIN, Guillaume

Goldmaker : Le phénomène James Bond, de Dr. No à Quantum of Solace

Paris, J'ai lu (Document), 2008.

Édition révisée.

FOJAS, Camilla

Border Bandits : Hollywood on the Southern Frontier

Austin (TX), University of Texas Press, 2008, 249 pages.

GOTTLIEB, Sidney (ed.)

The Hitchcock Annual Anthology : Selected Essays from volumes 10-15

London, Wallflower Press, 2008, 224 pages.

LAVOIGNAT, Jean-Pierre & Christophe d'YVOIRE

Mesrine – 30 ans de cavale dans le cinéma

Paris, Sonatine, 2008, 298 pages.

MARIMBERT, Jean-Jacques

Analyse d'une œuvre : La Mort aux trousses – Alfred Hitchcock

Paris, Vrin (Philosophie et cinéma), 2008, 128 pages.

McKAY, Sinclair

The Man with the Golden Touch : How the Bond Films Conquered the World

London, Aurum, 2008, xii, 380 pages.

SÉVÉON, Julien

Catégorie III : Sexe, sang et politique à Hong Kong

Paris, Bazaar (Movie Bazaar), 2008, 336 pages.

UHLIROVA, Marketa (ed.)

If Looks Could Kill : Cinema's Images of Fashion, Crime and Violence

London, Koenig, 2008, 261 pages.

SCHMIDLIN, Rick

Touch of Evil

London, Wallflower Press, 2008, 144 pages.

Analyse du film noir d'Orson Welles, 1958.

SELLERS, Robert

The Battle for Bond

Sheffield, Tomahawk, 2008, x, 251 pages, (2^e édition).

TUCKER, Ken

Scarface Nation: The Ultimate Gangster Movie and How it Changed America

New York, St. Martin's Griffin, 2008, 288 pages.

WILLIAMS, Greg

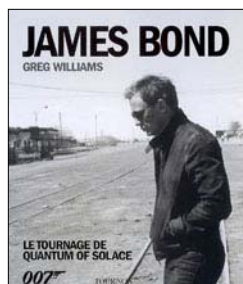
James Bond: Le tournage de *Quantum of Solace*

Paris, Mascara/Tournon (Articles sans C), 2008, 158 pages.

WILKINS, Karin Gwinn

Home/Land/Security: What We Learn about Arab Communities from Action-Adventure Films

Lanham (MD), Lexington Books, 2009, 128 pages.



LIBRAIRIE

PANTOUTE

www.librairiepantoute.com

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en romans policiers

Deux librairies
pour un choix exceptionnel
en polars et thrillers

Saint-Roch
286, rue Saint-Joseph Est
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692-1175

Vieux-Québec
1100, rue Saint-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748



ENCORE DANS LA MIRE

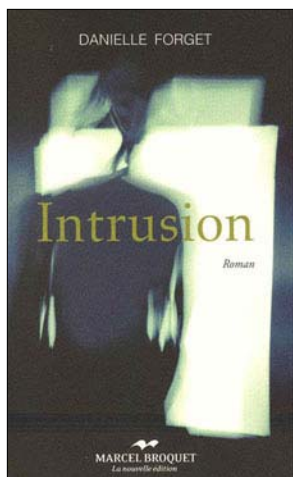
de

Christine Fortier,
Michel-Olivier Gasse,
André Jacques, Simon Roy
et Norbert Spehner

Où l'on suit le fil d'Ariane...

En 2008, la filière québécoise a accueilli dans ses rangs un certain nombre de nouveaux auteurs parmi lesquels on peut mentionner Antoine Yaccarini, Gilles Roy, Pierre Caron, André Pratte (pas le André Pratte de *La Presse*), Richard St. Marie et Robert W. Brisebois. Alors que l'année s'achève, Danielle Forget vient grossir ce peloton sélect et publie *Intrusion*, un premier polar, chez Marcel Broquet (la nouvelle édition) dans une collection réservée aux inédits ou aux écrivains désireux de changer de genre. Férue de linguistique, Danielle Forget, que j'ai eu le plaisir de côtoyer au cégep Édouard-Montpetit dans une autre vie, enseigne au Département de français de l'Université d'Ottawa depuis 1986 et partage son lieu de résidence entre Ottawa et Montréal.

Intrusion met en scène Ariane Vidal, une journaliste ambitieuse qui fait un reportage sur le meurtre sordide d'Alexandre Wilson, PDG d'une grande entreprise pharmaceutique. Parallèlement à cette affaire, elle s'intéresse à la criminalité en milieu universitaire, à une série d'attentats perpétrés sur le campus de l'université de Montréal où travaille son frère Benjamin. Ce dernier est à la tête d'une importante équipe de recherche à la faculté de Biologie. Se pourrait-il que ce frère bien-aimé soit impliqué dans des activités criminelles ou, pire, dans une sorte de complot visant à importer de la drogue? Formule du polar oblige, Ariane découvre un lien entre ses deux affaires et son reportage la mène en Colombie où, non sans mal et force péripéties, elle découvrira la vérité sur ces événements dramatiques qui cachent une réalité sordide.



Pour un premier polar, *Intrusion* tient la route : l'intrigue est bien menée, rythmée, sans temps mort ni descriptions inutiles et l'auteur retient notre intérêt jusqu'au bout. Mes réserves concernent quelques détails. Comme lecteur de polar, je ne suis pas surpris quand deux parties de l'intrigue se rejoignent, quand le héros découvre un lien entre deux affaires distinctes au départ. Ça fait partie de ces « coïncidences heureuses » dont les auteurs de polars usent et abusent à qui mieux mieux, avec plus ou moins d'habileté. Il faut cependant que ça reste dans les limites du raisonnable et de la vraisemblance. C'est pourquoi Hétu, le photographe, me pose problème. Il tombe bien, celui-là ! Mais on a déjà vu pire... Par ailleurs, certains personnages, notamment Ariane, ont des contours un peu flous. Je serais bien en peine de mettre le doigt sur ce qui me dérange exactement, mais cette Ariane manque d'un je-ne-sais-quoi de personnalité. Elle est un peu trop passe-partout, ce qui fait qu'une fois le roman terminé, sa

silhouette s'efface et on l'oublie aisément, contrairement à ces personnages forts qui nous habitent encore dans les heures, voire les jours qui suivent la lecture. Par ailleurs, cette Ariane a beaucoup de chance ! Les tueurs engagés par les cartels de la drogue sont des chiens enragés qui ne respectent rien. D'habitude, ils ne font qu'une bouchée des jeunes reporters assez audacieux pour empiéter sur leur territoire. Mais les héroïnes ne meurent pas, surtout si elles doivent devenir des personnages de série. Reverrons-nous une Ariane revampée dans une autre aventure ? On l'espère.

À suivre... (NS)

Intrusion

Danielle Forget

Saint-Sauveur, Marcel Broquet (Inédit), 2008, 276 pages.



Letendre n'est pas un dur...

Originaire de Québec, ancien journaliste, notaire et avocat, Pierre Saint-Arnaud Caron est un écrivain avec une longue feuille de route, soit une quinzaine de livres parmi lesquels on retrouve des romans (la trilogie historique *La Naissance d'une nation*), un essai sur Georges Simenon, dont il fut l'ami, et d'autres ouvrages dont *Promenades à Québec*, publié en 2008. Il vient de prendre la direction littéraire des éditions Fidès et cherche des romans québécois. Pierre Caron est aussi un lecteur de polars qui n'apprécie pas particulièrement les récits morbides et sanglants que l'on retrouve fréquemment sur les rayons des librairies. C'est pourquoi *Letendre et l'homme de rien*, qui inaugure une série de polars

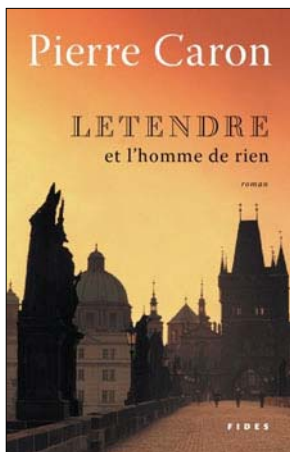
avec le même personnage, est un récit qui tient davantage du « polar pépère » (à l'image de son héros), du genre *cozy* que du thriller à l'américaine. En fait, ce roman est un roman d'enquête du type « bibliomystery », genre dont les lecteurs anglosaxons raffolent, mais hélas est peu pratiqué par les auteurs francophones (à une exception près, je crois, il est à toutes fins pratiques inexistant dans le polar québécois).

Paul Letendre est un collectionneur de livres anciens, un père tranquille, d'humeur affable, que rien ne prédispose à mener une enquête criminelle. Homme de lettres, il vit avec deux chats appelés l'Être et le Néant. Mais voilà que le destin lui réserve une surprise ! Pendant la période des Fêtes, il va croiser la route d'un dénommé Loucka, un immigrant tchèque avec qui il va négocier la vente de l'édition originale des *Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos. Malheureusement, Loucka est assassiné le lendemain dans des circonstances troublantes et du coup Letendre perd son butin ainsi que l'acompte qu'il

avait versé. Voilà qui bouscule quelque peu ses habitudes de citoyen ordinaire. Il décide de se lancer sur les traces de « l'homme de rien », avec l'espoir de récupérer le livre tant convoité.

Le talent de l'auteur consiste à nous embarquer dans cette enquête improbable, Letendre n'étant ni flic, ni détective privé. Partant de presque rien, sans réelle méthode, se fiant à sa seule intuition et à quelques rares indices, il part en chasse pour peu à peu découvrir la vérité sur le drame qui s'est joué dans un quartier pauvre du sud-ouest de la ville. Mais avant de mettre à jour un énorme scandale de corruption, il aura fait un voyage à Prague, sur les traces de son client sur lequel il apprendra des choses étonnantes. Quelques personnages secondaires interviennent à divers moments de l'affaire : Monique Legault, la belle maîtresse de Letendre, une avocate pleine de ressources, avec de nombreux contacts, Adrien, une jeune Camerounais avec lequel il s'est lié d'amitié, Marion, un chauffeur de taxi débrouillard qui joue les adjutants, et Christine, sa fille, qui tient une librairie.

Les livres sont très présents dans ce récit. Letendre nous en parle souvent, les cite, les mentionne, mais sans pour autant alourdir sa trame narrative, ce qui ravira sans doute tous les bibliophiles amateurs. On aura compris que j'ai bien aimé lire cette première affaire de Letendre. Mes seuls bémols sont les suivants. Il est fort improbable, sinon hors de question, que la police demande à Letendre de venir sur les lieux du meurtre, ne serait-ce que pour éviter ce qu'on appelle la contamination de la scène du crime. Si, par la suite, les policiers



trouvent des preuves matérielles (empreintes, cheveux, etc.) de sa présence, il serait facile pour un avocat de prétendre que ces indices sont là parce que la police a emmené Letendre sur place. La procédure normale aurait été que les enquêteurs se rendent d'office chez Letendre, sans le prévenir, pour des raisons évidentes. Par ailleurs, l'auteur pourrait élaguer davantage, couper encore dans le gras, histoire d'accélérer un peu le rythme de son histoire. Il y a des détails, des remarques, de petits passages inutiles. Les supprimer donnerait plus de nerf aux aventures de cet amateur de beaux livres. (NS)

Letendre et l'homme de rien

Pierre Caron

Montréal, Fidès, 2008, 343 pages.



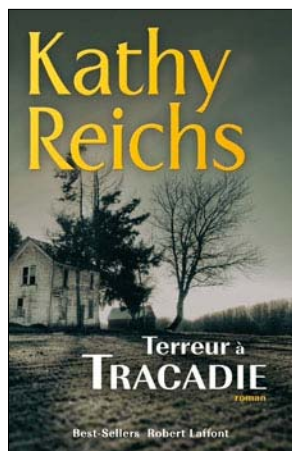
Le passé ne meurt jamais

En octobre 2007, lors de la parution d'*Entre deux os*, Kathy Reichs affirmait que *Terreur à Tracadie* était son récit le plus personnel. On le constate dès les premières pages du dixième roman de l'anthropologue judiciaire. Le ton nostalgique et les regrets de Temperance Brennan, l'*alter ego* de Kathy Reichs, sont presque palpables lorsqu'elle fait le récit de son enfance à Chicago et de ses étés magiques à Pawleys Island, près de Charlotte.

C'est pour cette raison qu'on est rapidement aspiré par l'intrigue, qui évolue autour de la disparition de quatre jeunes filles et la mort de trois autres, sans compter l'atterrissage sur le bureau de Tempe d'un squelette acheté dans un « pawn shop » par des jeunes qui voulaient le transformer

en œuvre d'art, puis confisqué par la SQ. Désireux de l'identifier, le sergent-enquêteur Hippolyte « Hippo » Gallant, du Service des enquêtes sur les crimes contre la personne, section des affaires non résolues de la SQ, demande à Tempe d'y jeter un coup d'œil. Elle accepte, sans savoir que les restes du squelette vont alimenter son espoir jamais disparu de découvrir ce qui est arrivé à son amie Évangéline Landry, disparue de sa vie trente ans plus tôt. Pour savoir ce qui est arrivé à Évangéline, Tempe voyage jusqu'à Tracadie, au Nouveau-Brunswick, en plus d'élucider avec Ryan une affaire de pornographie infantile.

On ne peut pas dire que l'écrivaine se renouvelle dans *Terreur à Tracadie*. La façon de faire est toujours la même, les descriptions sont toujours aussi claires, précises et passionnantes. Kathy Reichs fait même un pied de nez à tous ceux et celles qui se questionnent sur le réalisme des enquêtes menées dans les séries télévisées telles que *CSI* et *Bones* (inspirés de ses romans) : « [...] Impossible d'être plus précis, étant



donné l'état du corps. Date et heure du décès demeurerait inconnues. Bienvenue dans la réalité, mordus des séries télé ! »

C'est par contre avec soulagement qu'on découvre que l'écrivaine n'utilise pas son habituel subterfuge qui consiste à mettre la vie de Tempe en danger. Non, cette fois-ci, c'est plutôt sa sœur Harry qui provoque son inquiétude, mais on n'y croit pas vraiment. Puis il y a du nouveau entre elle et Ryan, mais pas question de dévoiler ici le punch. Pour le découvrir, vous savez quoi faire. (CF)

Terreur à Tracadie

Kathy Reichs

Paris, Robert Laffont (Best-Sellers), 2008, 382 pages.



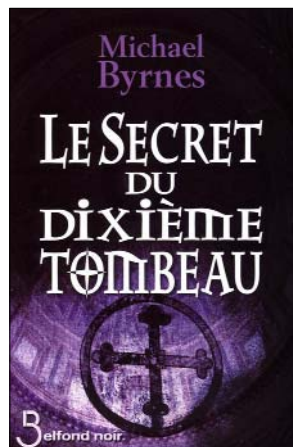
Un Da Vinci « Clone » pas trop bête

En 2004, la publication du *Da Vinci Code* de Dan Brown créait une déferlante de romans à trames mystico-ésotériques. Depuis, à chaque nouvelle saison littéraire, les éditeurs nous inondent de leur lot de récits basés sur la découverte d'un secret antique ou gothique qui semblait irrémédiablement perdu jusqu'à ce que de beaux et jeunes héros ne le mette à jour. Le pitoyable *Sépulcre* de Kate Mosse est un parfait exemple de ces pseudo-thrillers que Norbert Spehner, avec raison, a baptisé les « Da Vinci Clones ».

Par son affreuse jaquette mauve et son titre peu subtil, *Le Secret du dixième tombeau* de Michael Byrnes s'inscrit clairement dans cette lignée. Toutefois, ce premier roman de Byrnes se distingue du lot sous plusieurs aspects. D'abord, l'intrigue du *Secret* est bien menée. L'aventure s'ouvre sur l'attaque

d'un commando dans les souterrains de la Mosquée du Temple à Jérusalem. Lorsque le commando s'enfuit (dans une scène digne des meilleurs James Bond), les autorités israéliennes et palestiniennes réalisent qu'un mur a été percé au moyen de puissants explosifs. Et, derrière ce trou béant, on découvre un caveau funéraire qui contient neuf sarcophages. Un dixième a, de toute évidence, été emporté par les intrus. Bilan de l'attaque : un lieu sacré des Musulmans profané et quatorze soldats israéliens abattus. Palestiniens et Israéliens s'accusent mutuellement de cet acte impie et terroriste. Dès lors, la tension monte. On doit donc trouver les véritables auteurs du crime avant que la marmite ne saute. Parallèlement à cette enquête, à Rome, deux scientifiques (une belle généticienne américaine et un archéologue italien réputé) sont secrètement engagés par le Vatican pour examiner et analyser le dixième sarcophage et son contenu.

L'intrigue est efficace. Montée en parallèle, elle nous entraîne tour à tour de Jérusalem à Rome dans un suspense enlevé.



Autre différence qui distingue ce roman de la majorité des « clones », les références historiques et scientifiques sur lesquelles repose l'intrigue semblent sérieuses et fouillées. On ne tombe ici ni dans la bouillabaisse des pseudo-mythes mal digérés ou tirés de la légendaire revue *Planète*, ni dans les anachronismes dus à l'ignorance de plusieurs auteurs.

Dans l'ensemble aussi, les personnages nous sont présentés de manière crédible. Sauf peut-être pour Conte, le vilain chef du commando, qui a tout d'un personnage de bande dessinée. De plus, l'auteur ne tombe pas dans la dichotomie facile où tous les méchants sont musulmans et tous les bons chrétiens ou juifs. Ici, la merde semble assez bien répartie entre toutes les religions ; même si Michael Byrnes, en bon Américain, laisse un peu pencher la balance.

Mais le roman comporte aussi son lot de faiblesses. D'abord, le lecteur ou la lectrice devineront assez vite la teneur du *Secret*. Le titre anglais original du livre, *The Sacred Bones*, rendait le mystère encore moins opaque. Toutefois, cette découverte ne nuit pas vraiment à l'intrigue et ne détruit pas l'effet de suspense. Et puis il y a la fin, trop claire, trop arrangée, trop miraculeuse, qui s'étire et qui sent le *happy end* hollywoodien à plein nez. Plus simpliste que ça, on aurait eu droit à : « Ils furent heureux, vécurent longtemps et eurent de nombreux enfants ».

Bref, pour ceux et pour celles qui s'intéressent encore aux succédanés de *Da Vinci Code*, *Le Secret du dixième tombeau* de Michael Byrnes vaut le détour. (AJ)

Le Secret du dixième tombeau

Michael Byrnes

Paris, Belfond (Belfond noir), 2008, 437 pages.



Le Passager noir de Dexter

Dexter est ce tueur en série qui s'est spécialisé ironiquement dans l'exécution des tueurs en série. Certains pourront voir dans cette quête la symbolique d'un désir refoulé d'autodestruction, d'anéantissement de soi, mais il reste qu'avant d'avoir fait le ménage dans cette jungle noire pour enfin retourner éventuellement l'arme contre lui, Dexter a suffisamment de pain sur la planche pour permettre à l'auteur, Jeff Lindsay, d'aller beaucoup plus loin qu'une simple trilogie. Combien de romans nourriront la série du Passager noir avant que celle-ci ne s'es-souffle ? Pour le moment, les trois premiers tomes se lisent comme on reçoit une bouffée d'air frais. Mais rappelons d'abord pour les non initiés de quoi il en retourne...

Dexter est avant tout amusant. Humour noir grinçant et ton débonnaire. En éliminant la vermine de Miami où les intrigues sont campées, Dexter considère qu'il rend service à la société en purgeant celle-ci de ses pires salauds. Dexter, c'est la justice immanente. Grâce au ton détaché qu'il utilise, non seulement donne-t-il l'impression fort juste de lui-même s'amuser, mais encore arrive-t-il à dédramatiser le meurtre, à banaliser l'horreur. Dexter, c'est l'ogre de Miami, c'est le vampire moderne d'une Floride corrompue. L'humour de Lindsay se manifeste peut-être le plus brillamment quand s'opère un décalage savoureux entre l'horreur innommable que Dexter s'apprête à commettre froidement et le caractère désarmant de banalité des réflexions communes qui traversent son esprit tordu au même moment.

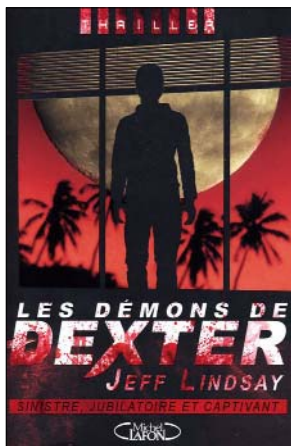
Or, Dexter est un personnage complexe, conscient de son propre dédoublement de personnalité : guidé par son *alter ego* le Passager, cette voix pressante assise sur la banquette arrière, il devient l'instrument de la torture, l'exécuteur d'une conscience cruelle et sadique qui cherche à répandre le sang jusqu'à ce qu'il se déverse, à flots et à gros bouillons, dans les caniveaux et les rigoles d'une ville abandonnée des dieux. Plus étrange encore : Dexter se définit par sa dualité même. Il réfère à lui-même toujours à la troisième personne, n'ayant probablement pas conscience d'un je dominant qui l'habiterait. Sans son double, il n'est plus lui-même, il se sent incomplet. Coquille vide inutile.

Astucieux, Dexter profite d'une couverture suprême : il travaille lui-même pour la police de Miami comme expert médico-légal spécialiste du sang. Les trucs du métier n'ont donc aucun secret pour cet impénitent gourmand du sang qui compte au début du roman pas moins de 41 victimes à son actif. Dans *Les Démons de Dexter*, on retrouve encore une fois son père (adoptif) Harry,

aussi maniaque que lui : ce policier hors norme qui a en quelque sorte formé en son fils un prédateur des prédateurs, un tueur en série infaillible car insaisissable du fait qu'il l'a initié dès l'adolescence aux rouages et à la mécanique subtils du métier. Dans ce troisième tome, Dexter s'apprête à répéter sciemment le *pattern* avec Cody et Astor, ces petits monstres chéris enfants de celle qu'il épousera, Rita (ce mariage offrant une autre belle couverture, conférant à sa vie sociale les apparences de normalité nécessaires à tout bon camouflage). Personnages pleins de potentiel, Cody et Astor promettent d'être à la hauteur des fantasmes meurtriers les plus fous de leur nouveau père adoptif.

Dans *Les Démons de Dexter*, notre anti-héros dépourvu de sentiments humains doit, en plus d'accomplir sa basse quête, retracer les coupables responsables de meurtres rituels inconcevables : deux corps calcinés ont été retrouvés décapités, compliquant le travail d'identification des victimes. On aura donc passablement du mal à faire démarrer l'enquête en raison du fait qu'on ignore pendant longtemps jusqu'à l'identité même des corps, détail fondamental si on espère remonter jusqu'à l'assassin. Comme des poupées gigognes, le récit du prédateur de prédateurs propose une strate supplémentaire dans l'édifice du crime lorsque des gardiens d'une tradition millénaire le traqueront, voulant faire de lui leur bouc émissaire.

Lindsay a beau faire preuve d'une belle imagination pour concocter des scénarios valables, il reste qu'on lit avant tout la série des *Dexter* pour Dexter, précisément. Le personnage est plus gros que l'intrigue à



l'intérieur de laquelle il existe. Avec délectation plonge-t-on dans ses réflexions désaxées qui épousent une logique toute perverse. Cas d'étude psychologique en soi, Dexter semble en être conscient, lui qui passe le plus clair de son temps à s'auto-analyser, lui qui se plonge régulièrement dans des introspections somme toute lucides. Cette fois, les aventures de Dexter l'amènent à tenter de comprendre les raisons pour lesquelles son Passager noir l'a déserté. Cette perte subite et inexplicable de sa dualité le perturbe profondément, son attitude évoque même celle de l'homme qui voit son désir sexuel s'atrophier. La crise existentielle de Dexter est à la fois complexe et ancrée au plus profond de son être. Rien n'arrive à réanimer son Passager noir, étrangement devenu silencieux. Cette absence de manifestation est-elle liée à son union imminente avec Rita, mariage aussi bidon soit-il ? Aurait-il pour une raison ou pour une autre déçu son double ? S'assagira-t-il ? La source de violence qui coule en lui depuis toujours se serait-elle tarie ? Que le lecteur inquiet soit rassuré, on ne change pas la nature profonde des individus aussi facilement... (SR)

Les Démons de Dexter

Jeff Lindsay

Paris, Michel Lafon, 2008, 324 pages.



glés, de bourgeois corrompus, de sadiques et de clodos, le tout savamment saupoudré de références à l'univers du jazz. Et pourtant ce bref roman d'une centaine de pages vous agrippe dès les premières pages, ou devrais-je dire dès les premières notes, pour vous entraîner dans l'enfer nocturne du *Paris by night* des damnés de la terre.

Cécile est secouriste au SAMU (Service d'Aide Médicale Urgente). Elle travaille de nuit auprès des sans-abri. Elle n'avait que quatorze ans lorsque son père, un musicien de jazz sur le déclin, a disparu de la circulation. Quand elle apprend qu'il erre depuis dix ans dans les rues de Paris où il est connu sous le nom de Bird (allusion au musicien et compositeur de saxo alto Charlie Parker, dont le personnage est un adepte), elle est bien décidée à le retrouver au cours de ses excursions nocturnes. Un soir, un groupe de jeunes bourgeois friqués et désœuvrés bat à mort une sans-abri, amie de Bird. Celui-ci intervient trop tard, mais réussit néanmoins à mettre la main sur le cellulaire d'un des assaillants qui est aussi le fils d'un politicien en pleine campagne électo-

Sinistres oiseaux de nuit

Bird, de Marc Villard, est le genre de roman noir français que je fuis généralement comme la peste : ambiance de grisaille et de mort, univers nocturne glauque, violent, désespéré, peuplé de paumés, de junkies, de putains, d'obsédés, d'assassins, de cin-

rale. L'incident aura des conséquences graves. Le père du gamin fait jouer ses relations et un flic corrompu et brutal se lance sur la piste de Bird afin de récupérer le téléphone incriminant et de supprimer les témoins gênants. Ce drame aura d'autres rebondissements, notamment les retrouvailles de Cécile et de son père, qui devront affronter ensemble un adversaire coriace et vicieux.

Mais Villard n'écrit pas de thrillers à l'américaine avec *happy end* garanti en tout temps. Les événements sont d'un réalisme brutal, les personnages broyés par une fatalité qui s'acharne à piétiner leurs rêves, aussi modestes soient-ils. *No future...* L'univers des polars de Marc Villard est déprimant comme une journée de novembre, brutal comme un voyou aviné dans un bal populaire, avec des personnages bien typés marqués au fer rouge par une fatalité aveugle. Même ceux qui sont sympathiques n'ont que peu ou aucune chance de s'en sortir. Dans une entrevue, Villard a dit ceci : « Je suis plus sensible à l'échec qu'à la réussite. J'ignore en commençant un texte s'il finira bien ou mal. Ils finissent mal. Que dire de plus. » Les autres personnages sont des brutes, des canailles sans conscience ou des irresponsables comme ces jeunes bourgeois qui trompent leur ennui en commettant les pires conneries, certains allant jusqu'à battre à mort ou torturer des sans-abri. Dans une scène particulièrement éprouvante, des lycéens proposent à deux malheureux clochards de mettre le feu à leurs cheveux en y versant de l'essence, puis d'éteindre sans se servir de leurs mains. Les deux hommes n'ont d'autre choix que de se cogner la tête contre les

murs et de se mutiler gravement (l'un d'eux meurt), le tout pour cinquante euros, pendant que « ça rigolait chez les riches ».

À ne pas lire un soir de déprime, et en faisant pleurer, en musique de fond, le saxo de Charlie « Bird » Parker. (NS)

Bird

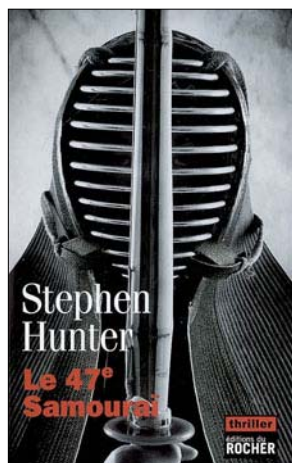
Marc Villard

Paris, Joëlle Losfeld (Littérature française), 2008, 100 pages.



Sabres au clair ! Voici Hunter...

Stephen Hunter est un maître du thriller d'action dont les récits se répartissent en deux séries : celle qui met en scène Earl Swagger, un vétéran de la guerre du Pacifique, héros, entre autres de *Sept contre Thèbes* (un sommet inégalé du roman d'action), et celle avec son fils Bob Lee Swagger, un vétéran de la guerre du Vietnam, ancien marine et tireur d'élite (héros de *Point of Impact*, adapté au cinéma sous le titre *Shooter*, avec Mark Wahlberg).



Pour la première fois, Hunter fait apparaître les deux personnages dans *Le 47^e Samourai*, un autre de ces westerns-déguisés-en-thriller 100 % testostérone et action hypervolente. L'intrigue démarre de manière explosive avec le major Earl Swagger qui prend d'assaut un bunker japonais et son nid de mitrailleuses sur l'île d'Iwo Jima, en 1945. Les scènes de combat sont saisissantes, Hunter ne nous épargnant aucun détail de la sauvagerie des combats dans ce qui fut l'une des batailles les plus sanglantes de la campagne du Pacifique. Puis l'action se transpose en Idaho des années plus tard, alors que le fils, Bob Lee, jouit d'une retraite paisible.

Il reçoit la visite de Philip Yano, un Japonais porteur d'une étrange requête. Il voudrait retrouver le sabre de son père, le capitaine Yano, arme perdue aux mains d'Earl Swagger pendant la bataille, au cours de laquelle le capitaine japonais a été tué. Touché par cette demande, Bob Lee accepte de l'aider. Il retrouve le sabre, le rend à Philip Yato, sans se douter que ce geste va avoir des conséquences fatales. Dans les heures qui suivent, la résidence des Yato est incendiée et toute la famille massacrée. Le sabre a disparu ! Bob Lee Swagger en fait une affaire personnelle. Il est bien décidé à retrouver cette arme, objet de toutes les convoitises, et par la même occasion venger celui qui était devenu un ami. Mais pour affronter ses ennemis, Swagger devra adopter les mêmes armes que ses redoutables adversaires, descendants des samourais : la voie du sabre.

Si vous croyez vraiment qu'un Américain de soixante ans, aussi fort et habile soit-il, peut s'initier aux raffinements du combat au sabre à la japonaise en l'espace

de quelques jours, au point de pouvoir déjouer les meilleurs adeptes de la discipline, vous lirez ces épisodes rocambolesques sans sourciller. Mais Hunter, qui n'a jamais fait dans la dentelle, exige de son lecteur un véritable acte de foi. Si vous jouez le jeu, vous apprécierez pleinement cette grosse bande dessinée ultra-violente (les combats avec des sabres très affûtés produisent des litres d'hémoglobine) où l'auteur ne nous laisse aucun répit. Hommage aux films de samourais (que Swagger connaît par cœur, il les a vus et revus), ce livre au rythme trépidant contient de nombreuses scènes de combat et de duel mémorables. En prime, l'auteur nous propose une plongée dans les bas-fonds de Tokyo, son monde du crime gouverné par des codes anciens où politiciens corrompus et yakuzas, pétris de l'esprit des samourais, se partagent argent, sexe et pouvoir. Ça crie, ça tranche, ça hurle, ça gicle comme dans un film *made in Hong-Kong* ! C'est plutôt invraisemblable mais totalement jouissif !

Une synthèse parfaitement réussie du récit de samourai et du thriller à l'américaine, où, entre deux découpes sauvages, on trouve même quelques traces d'humour... noir. (NS)

Le 47^e samourai

Stephen Hunter

Paris, Du Rocher (Thriller), 2008, 392 pages.



L'Italie des initiés

C'est avec un heureux souvenir de *Romanzo Criminale*, le premier roman de De Cataldo, que j'ai entamé *La Saison des massacres*. Une envie particulière d'y retrouver ce qui avait fait mon bonheur dans

le roman précédent — puisque ce dernier s'inscrit comme la suite du premier — m'y a fait plonger sans réfléchir. Après la saga de la mafia romaine des années 70 à 90, voici maintenant un roman qui a pour contexte les attentats à la voiture piégée qui ébranlèrent l'Italie à l'été 1993.

Je me suis rapidement trouvé bien naïf de penser que De Cataldo se relancerait dans le même genre d'écriture que son premier livre (qui fait 730 pages, une vie, pour certains). De Cataldo est passé à autre chose et traite de son sujet avec tout le sérieux que l'on peut espérer d'un écrivain qui est également magistrat à Rome. Alors que le premier roman se passait dans la rue, entre sniffées de cokes, fusils pointés pour rien, filles faciles et violence gratuite, *La Saison des massacres* se passe davantage dans les coulisses que sur le terrain. Et gare à qui-conque n'aura pas une connaissance préalable de la structure politique italienne. Pris entre la gauche et la droite, la mafia, les communistes, les anti-communistes et les Francs-Maçons, il devient difficile pour le lecteur non-initié d'y retrouver son chemin.



Mais c'est avec un certain plaisir que l'on retrouve l'inspecteur Scialoja, qui avait fait la vie dure à la bande du Libanais dans *Romanzo Criminale*, qui a maintenant succédé au Vieux à la tête d'une société secrète jamais nommée et qui possède d'imposantes archives privées qui contiennent un grand lot d'informations compromettantes pour plusieurs. Stalin Rosetti, un ancien bras-droit du Vieux et combattant anti-communiste, en veut à Scialoja d'avoir pris une place qui, à son avis, lui revient. Entre les deux, la belle Patrizia, pute de luxe insaisissable, corrompue à souhait et déchirée entre le devoir et l'amour. On me demandera ensuite : « et puis, quel rapport avec les attentats ? », et je prendrai un temps en regardant au plafond avant de vous avouer que je n'y ai rien compris. Que mon salut, je l'ai trouvé dans les quelques personnages qui me faisaient de l'effet, mais que la structure fondamentale de l'histoire est trop complexe pour un néophyte. De Cataldo ne fait pas un cours d'introduction à l'Italie contemporaine. Il baigne dans les affaires légales à longueur d'année et, forcément, prend plusieurs choses pour acquises. Comme tous ces nouveaux noms qui arrivent sans présentation (et des personnages, il y en a déjà une pelletée). Ne serait-ce que Berlusconi. Je veux bien prendre une grande part de faute pour mon ignorance, mais pour moi, Berlusconi n'était qu'un nom parmi tant d'autres au journal télévisé. Et si je passais mon temps sur Wikipedia à chaque élément nouveau qui m'est inconnu, je serais encore en train de le lire, ce livre. C'est ce qui fait la différence entre les deux romans de De Cataldo. Même si *Romanzo Criminale* était vaste et truffé d'information,

il restait néanmoins centré sur les personnages (qui, soit dit en passant, s'appelaient Le Sec, Le Dandy, Le Libanais, au lieu de ces festivals étourdissants de voyelles que sont les noms italiens) et se retrouvait du coup accessible à un public plus large. Pour *La Saison des massacres*, ce sont les faits et les suppositions qui dominent. Et on y retrouve drôlement plus de pots-de-vin que de coups de poing.

Mais l'auteur laisse tout de même pointer une note d'espoir via les personnages féminins et les jeunes (bons ou mauvais), tous habités par le désir de s'en sortir, de fuir les causes et les associations *dont on ne peut se délier*, de prendre le large pour vivre et être en amour et peut-être, à la longue, en venir à faire une nouvelle Italie.

Ça, je l'ai compris. (MOG)

La Saison des massacres

Giancarlo De Cataldo

Paris, Métailié (Métailié Noir), 2008,
298 pages.



Meurtres au pays des Ch'tis

Calais en 1965. Les temps changent, tout bascule et se bouscule. Pied-noir né en Algérie, le commissaire Achille Gallois est confronté de surcroît à un véritable choc culturel alors qu'il est débarqué en plein pays des Ch'tis. Déjà aigri par la vie, il a l'impression tenace d'avoir été téléporté dans un autre univers. Sa perception des habitants du nord de la France est à ce point négative qu'il les considère comme de pauvres attardés mentaux. Son ressentiment peut pratiquement être confondu avec de la haine. Du moins est-ce ce qu'il prend bien soin de

laisser croire... En quelques jours, des assassinats d'une rare violence perturbent la vie habituellement paisible de cette région. Un éleveur de volailles, une charcutière, un pêcheur, un contremaître à la retraite... Que des gens ordinaires, généralement sans histoires. Sur chaque scène de crime, une précieuse figurine de plomb confectionnée par Mignot. Les indices pointent dans la direction d'un tueur tout ce qu'il y a de plus bourgeois.

Afin de résoudre des meurtres qui ont toutes les apparences de règlements de compte entre gens de classes sociales inconciliables, Gallois se sert, rusé, du rayon de diffusion de la presse écrite pour orienter non seulement l'enquête mais la progression même de l'affaire qu'elle traite. Il coule lui-même certaines informations dans le but d'endormir les méfiances des uns, de susciter les tensions chez d'autres. Flairant que derrière ces basses exécutions de paysans se cachent des motifs politiques, il brasse les éléments afin de provoquer des réactions, de déclencher une manœuvre maladroite,



préméditée. Comparé à un joueur d'échecs qui a une vision perspicace du jeu à venir, il met en place son plan, calcule les probabilités et ne se trompe guère, pardi !

C'est que le vieux renard semble comprendre les motifs du coupable, ayant lui-même subi des injustices analogues. Il lui est ainsi plus facile de saisir le drame qui se joue de l'intérieur, par conséquent il est toujours en parfait contrôle de la situation et avance presque main dans la main avec les suspects, se jouant d'eux, tirant les ficelles de leurs gestes jusqu'à un certain point. Si d'ordinaire on cherche le plus rapidement possible à régler une affaire criminelle, à plus forte raison une série de meurtres odieux, cette fois Gallois en retarde quasiment le dénouement pour assouvir par procuration une vieille vengeance dont la source remonte à sa propre enfance. Roman de la rancœur. Roman de la rancune. Gallois laissera l'affaire se conclure d'elle-même, au risque de la voir déraiper, allant jusqu'à fermer les yeux sur certains agissements qu'il comprend trop bien, allant jusqu'à laisser le véritable coupable s'en tirer à bon compte.

Bien sûr, on dira de ce roman populaire qu'il illustre d'une manière très réaliste la vie de ces petites gens, toutes dépeintes comme mesquines, viles et sournaises. Mais davantage qu'en raison de cette couleur locale, de cette vie de province remarquablement rendue, *Comptine en plomb* rappelle à d'autres égards, ceux-là plus graves, quelques œuvres du Zola polémiste qui auréolait ses œuvres d'un cadre sociopolitique clairement défini, avec ses jeux de pouvoirs, ses luttes de classes sociales, ses injustices et autres magouilles désolantes. Subtilement,

on sème le germe de quelques allusions furtives au célèbre auteur ; puis, l'intuition d'une parenté littéraire ne fait que grandir au fur et à mesure que l'œuvre progresse. Quoique reconnu comme simple auteur de romans à suspense, Philippe Bouvin n'a pas à rougir ici de la comparaison avec son prestigieux parrain. (SR)

Comptine en plomb

Philippe Bouvin

Paris, L'Archipel, 2008, 324 pages.



Un Mystère ? Quel mystère ?

Livres-gadgets ? Livres-vampires ou parasites ? Il faudrait un jour leur trouver un nom, une dénomination-choc, à tous ces ouvrages qui capitalisent sur le succès d'un auteur, d'une série télévisée ou d'un film. Le *Da Vinci Code* a inspiré des centaines de tâcherons (surtout des fanatiques catholiques incapables de faire la différence entre un essai, une thèse et une fiction !), même chose pour la série des Harry Potter (là aussi dénoncée par des simples d'esprit fanatisés), etc. À distinguer des études, essais et autres monographies qui sont des tentatives louables d'analyser, d'expliquer les œuvres, des ouvrages qui complètent, informent, bref, qui ont une certaine utilité.

À cet égard, *Le Mystère du quatrième manuscrit* (*Enquête au cœur de la série Millénium*) me laisse un peu perplexe. Guillaume Lebeau, écrivain lui-même et fan de la série, a fait le voyage jusqu'en Suède pour nous proposer « une véritable enquête policière pour comprendre qui était Stieg Larsson et d'où viennent Lisbeth Salander et Mikael Blomqvist ». Le résultat est mitigé.



D'une part, l'auteur nous propose des entrevues avec des personnes qui ont connu et/ou collaboré avec Larsson, dont il nous dévoile un semblant de biographie. Il nous parle de la création de Lisbeth Salander (Larsson se serait inspiré, entre autres, de Fifi Brindacier) et nous emmène sur les lieux de l'action. Par ailleurs, il tente un peu artificiellement de créer un « mystère » avec un éventuel quatrième manuscrit sur lequel travaillait Larsson au moment de son décès. Or, il n'y a pas vraiment de mystère... Lebeau ne nous apprend rien de plus que ce que l'on peut trouver soi-même sur Internet, et cela sans même consulter les pages en suédois. Il existe bel et bien un début de quatrième roman, mais que cette ébauche ait 150, 250 ou seulement trois pages nous importe peu finalement. On sait qu'il y a une véritable guerre de succession entre Eva Gabrielsson, la compagne de Larsson et le père et le frère de ce dernier, qui s'opposent à toute publication d'un éventuel quatrième volume. Or donc... Restent quelques pages intéressantes sur les per-

sonnages, l'origine de Lisbeth, par exemple, mais on se serait passé des recettes de cuisine et de la nouvelle qui jurent dans le tableau, ne nous apportent rien de plus, et ne font qu'accentuer le côté un peu « fatique » et amateur de toute cette entreprise.

Si vous êtes un vrai mordu de la série, si vous faites partie de ces inconsolables qui se sont sentis comme des orphelins une fois le troisième volume achevé, vous prendrez peut-être plaisir à replonger dans l'univers de la série, à revenir sur les lieux du crime avec ses principaux acteurs. Mais au total ce *Mystère du quatrième manuscrit* est un peu décevant, ne livrant que des bribes d'information disparates, dont certaines relèvent du gadget, parfois sans intérêt véritable. Pour les nostalgiques, uniquement. Mais je suis prêt à parier que ce livre n'est que le premier d'une longue série à venir. L'exemple est donné et les hyènes doivent flairer le sang... (NS)

Le Mystère du quatrième manuscrit

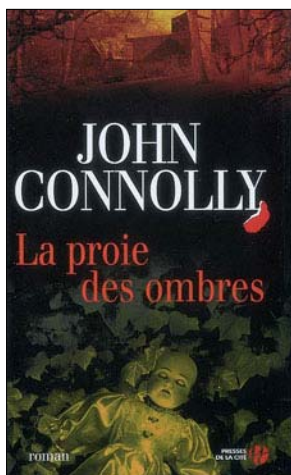
Guillaume Lebeau

Paris, Toucan (Toucan noir), 362 pages.



Polar & Fantastique : un mélange détonant...

John Connolly est un auteur irlandais qui écrit des polars tout à fait atypiques, étranges et envoûtants, mettant en scène le détective privé Charlie Parker, et dont l'action se passe aux États-Unis. Dans *La Proie des ombres*, les services de Parker sont sollicités par Rebecca Clay, fille d'un psychiatre de renom, qui est harcelée par un tueur à gages récemment libéré de prison. Le dénommé Merrick (un personnage



étonnant) veut venger la mort de sa fille disparue dans des circonstances tragiques, probablement victime d'un pédophile. Il est persuadé que Daniel Clay, le père de Rebecca, a joué un rôle dans cette affaire sordide. Or, Daniel Clay a disparu cinq ans plus tôt après avoir été mis en cause dans une affaire d'abus sexuels sur mineurs.

Rebecca affirme ignorer ce que son père est devenu, mais Merrick ne la croit pas et quand ses menaces tournent à l'obsession malsaine, elle fait appel à Parker. La première partie du roman raconte l'affrontement entre Merrick et Parker qui, chacun de leur côté, finissent par découvrir les tenants et les aboutissants d'une sale affaire d'exploitation sexuelle, pleine de souffrance, de sang et d'indicibles secrets.

Le surnaturel intervient quand Parker découvre que Merrick n'est que la marionnette d'un individu sinistre et mystérieux appelé le Collectionneur, un fantôme du passé troublé de Parker, qui a son propre agenda. Parker est pris entre deux feux. D'un côté, il y a ceux qui veulent découvrir

la vérité sur les activités louches et la disparition du psychiatre, et ceux pour qui tous les moyens sont bons, y compris le meurtre, pour empêcher qu'on ne mette à jour les saloperies auxquelles ont été mêlés et le psychiatre et une bande de pervers friqués, adeptes de rites innombrables impliquant des enfants. À ce cocktail explosif, il faut ajouter d'étranges spectres, les « hommes creux », des justiciers venus de l'enfer dont les apparitions parfois intempestives m'ont laissé quelque peu perplexe. Qui sont-ils vraiment ? Mystère...

La Proie des ombres est un thriller gothique qui nous accroche dès les premières pages, avec tous les éléments appropriés pour nous envoûter : une intrigue palpitante, nerveuse et riche en rebondissements, avec un dénouement génial, des personnages extraordinaires (au vrai sens du terme), dont un Merrick inoubliablement inquiétant (seule faiblesse : l'amour de sa fille), un mystérieux Devineur, le sinistre Collectionneur et bien sûr Parker, le tout baignant dans une ambiance délétère et macabre. Magistral et fortement recommandé. (NS)

La Proie des ombres

John Connolly

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2008, 443 pages.



Invisible, mais pas manchot...

Il existe deux types de gardes du corps. D'une part, il y a les gros malabars qu'on voit à la télévision et qui protègent les personnalités : stars du cinéma ou de la musique, politiciens et autres sommités. Ce sont des balèzes qui se la jouent James Bond, avec

lunettes fumées, oreillettes et micros, cellulaires, brandissant parfois virilement fusils d'assaut ou pistolets-mitrailleurs, selon les circonstances. D'autre part, il y a ceux qu'on ne voit pas, les « invisibles », ceux qui agissent dans l'ombre et qui sont bien plus redoutables que les gorilles d'opérette que montre la télévision. Lemmer, le nouveau héros de Deon Meyer, fait partie de cette dernière catégorie.

Engagé par la Body Armour, société de protection des puissants dirigée par une lesbienne à la main de fer, Lemmer a pour mission d'intimider les malfaiteurs. Lemmer a fait quatre ans de prison pour meurtre (il a pété les plombs et tué un des trois malfrats qui avaient eu le malheur de le provoquer). Il tente de refaire sa vie lorsqu'on lui confie une nouvelle mission : protéger la belle et frêle Emma Le Roux qui lui raconte une étrange histoire. Elle affirme avoir vu son frère à la télé. Il est recherché pour le meurtre d'un sorcier et de braconniers dans la province de Mpumalanga. Le hic, et il est de taille, étant que ce frère est censé être

mort depuis longtemps. Après avoir communiqué avec la police, elle accepte l'idée qu'il s'agirait peut-être d'une erreur, qu'elle se soit trompée sur l'identité de l'homme qu'elle pense être son frangin. Mais, deux jours plus tard, trois hommes essaient de la tuer. Lemmer accepte de la protéger et c'est le point de départ d'une aventure périlleuse où il est beaucoup question de la situation politique en Afrique du Sud, et des problèmes environnementaux criants qui frappent le pays : trafic d'ivoire, braconnage d'espèces rares ou en voie de disparition, spéculations immobilières sans contrôle, etc. La plupart de ces problèmes affectent le Parc National Kruger, objet de bien des convoitises dans un pays déchiré par les tensions sociales, raciales et politiques, où la corruption est parfois érigée en système.

Une fois de plus, Deon Meyer réussit à nous passionner avec *Lemmer, l'invisible*, une histoire brillamment racontée, sans temps morts, peuplée de personnages fascinants. Le récit est fait par Lemmer, un type peu bavard, baroudeur dans l'âme, capable des pires violences, mais qui perd un peu ses repères en présence de la belle Emma, allant jusqu'à mettre sa vie en danger pour la tirer des griffes de ses redoutables ennemis. La tension érotique entre ses deux personnages est finement décrite, sans tomber dans la facilité ou dans la guimauve.

Comme tous autres les romans de Meyer, un auteur qui ne m'a jamais déçu, un de mes favoris tous genres confondus, *Lemmer, l'invisible* tient ses promesses. Une lecture passionnante ! (NS)

Lemmer, l'invisible

Deon Meyer

Paris, Seuil (Policiers), 2008, 434 pages.

